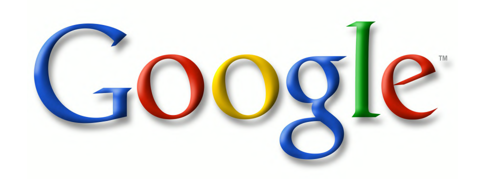

Google




TAYLOR · INSTITUTION
DOMI NUS ILLU
MINA TIO MEA

FAIT INÉDIT

DE

LA VIE DE PASCAL.

PARIS. — IMPRIMERIE DE FAIN ET THUNOT, RUE RACINE, 28.

FAIT INÉDIT

DE

LA VIE DE PASCAL

L'AUTEUR DES PROVINCIALES

ET LE CHEVALIER DE MÉRÉ

PAR M. FRANÇOIS COLLET

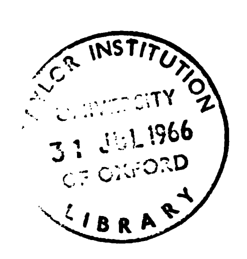
PROFESSEUR DE RHÉTORIQUE AU COLLÉGE DE VERSAILLES

PARIS

JOUBERT, LIBRAIRE-ÉDITEUR

RUE DES GRÈS, 14, PRÈS DE LA SORBONNE.

1848



FAIT INÉDIT

DE

LA VIE DE PASCAL.

L'AUTEUR DES PROVINCIALES

ET LE CHEVALIER DE MÉRÉ.

I.

De tous les grands génies dont s'honore la France, celui qui a le plus, sans doute, excité l'intérêt des hommes de notre âge, c'est Pascal. Des esprits éminents, nous nommerons à leur tête un philosophe illustre, lui ont consacré leurs veilles, avec quel fruit on le sait. A leurs savantes recherches nous venons ajouter un résultat nouveau, important, imprévu. Ce fait n'est autre chose que la conversion littéraire, soudainement opérée, de l'auteur des Provinciales. Les pages qui vont suivre ont pour but d'établir :

Que Pascal, jusqu'à l'âge de trente ans environ, était resté étranger ou à peu près aux saines traditions du goût et de l'art d'écrire ;

Que l'éducation critique de cet homme, merveilleux en tout, a été commencée et s'est achevée en quelques jours ;

Que cette transformation s'est accomplie sous l'influence d'un homme célèbre alors, assez obscur aujourd'hui, du chevalier de Méré.

Ces assertions prouvées, nous rechercherons à quels

titres le chevalier pouvait mériter une mission, dont lui-même sans doute a peu compris la gloire.

Enfin nous retrouverons chez le disciple immortel la trace assez marquée des souvenirs du maître ; nous citerons quelques textes, et Méré donnera le sens d'une pensée de Pascal, indéchiffrable sans lui.

Qu'on ne nous demande pas comment les faits curieux que nous venons produire sont restés jusqu'ici enveloppés de mystère : nous nous en étonnons nous-même plus que personne. En effet, aurions-nous heureusement exhumé quelque texte noirci, un manuscrit poudreux ignoré jusqu'à nous? Nous n'avons pas cette gloire. C'est dans un livre connu, rarement étudié, parcouru quelquefois, que nous avons puisé presque toutes nos preuves. Nous comprenons nous-même ce qu'un tel exposé peut, au premier abord, offrir de paradoxal. Le lecteur se défie peut-être de notre impression; nous allons, pièces en main, nous soumettre à la sienne. Nous placerons sous ses yeux, sans réflexions d'abord, les pages où nous avons puisé notre conviction; nous les commenterons après qu'on aura lu.

Le public reste donc libre de son jugement; mais il nous permettra d'aider à sa mémoire, surtout si nous venons lui rappeler un plaisir. Tous les littérateurs ont gardé l'impression de quelques pages charmantes, écrites tout récemment par M. Sainte-Beuve sur le chevalier de Méré (*Revue des Deux-Mondes*, 1er janvier 1848). Nous en citerons ici deux passages très-courts. P. 12 on lit cette note :

« Le chevalier de Méré, *qui était du Poitou comme le duc de Roannez* (1), *avait dû connaître par cette relation Pascal, alors lancé dans le monde.* (1651-1654.) »

Nous rappellerons encore deux lignes seulement : p. 11. M. Sainte-Beuve transcrit ce commencement d'une lettre de Méré adressée à Pascal :

(1) Nous verrons tout à l'heure que le duc de Roannez gouvernait cette province. Remarquons d'ailleurs la conjecture de M. Sainte-Beuve : la sagacité connue de l'ingénieux critique ne l'a jamais mieux inspiré.

« Vous souvenez-vous de m'avoir dit une fois que vous n'étiez plus si persuadé de l'excellence des mathématiques? *Vous m'écrivez à cette heure que je vous en ai tout à fait désabusé*, etc. (1). »

Après cette courte préface, dont nous prions le lecteur de vouloir bien se souvenir, nous laissons la parole au chevalier de Méré.

T. I, p. 38, édition de 1692, on lit le passage suivant :

« Je fis un voyage avec le *D. D. R.* qui parle d'un » sens profond, et que je trouve de fort bon commerce. » M. M., que vous connaissez, et qui plaît à toute la cour, » était de la partie ; et parce que c'était plutôt une prome- » nade qu'un voyage, nous ne songions qu'à nous réjouir, » et nous discourions de tout. L. D. D. R. a l'*esprit mathé-* » *matique*, et pour ne se pas ennuyer sur le chemin, il avait » fait provision d'un homme d'entre deux âges, *qui n'était* » *alors que fort peu connu, mais qui depuis a bien fait* » *parler de lui. C'était un grand mathématicien, qui ne sa-* » *vait que cela.* Ces sciences ne donnent pas les agréments » du monde, et cet homme, qui n'avait ni goût ni sentiment, » ne laissait pas de se mêler en tout ce que nous disions, » mais il nous surprenait presque toujours, et nous faisait » souvent rire. Il admirait l'esprit et l'éloquence de M. du » Vair, et nous rapportait les bons mots du lieutenant cri- » minel d'O ; nous ne pensions à rien moins qu'à le désabu- » ser ; cependant nous lui parlions de bonne foi. Deux ou » trois jours s'étant écoulés de la sorte, il eut quelque dé- » fiance de ses sentiments, et ne faisant plus qu'écouter ou » qu'interroger pour s'éclaircir sur les sujets qui se présen- » taient, *il avait des tablettes qu'il tirait de temps en temps,* » *où il mettait quelques observations.* Cela fut bien re- » marquable, qu'avant que nous fussions arrivés à *P.*, il ne » disait *presque rien qui ne fût bon, et que nous n'eussions*

(1) Toute la lettre est d'un ton assez impertinent. Ce modèle parfait, ce maître de *l'honnêteté* ne se croyait pas toujours obligé d'être poli ; il est quelquefois brusque et même un peu brutal. (V. Lettres 8, 31, 185, etc.)

» *voulu dire*, et sans mentir c'était être revenu de bien loin.
» Aussi pour dire vrai, la joie qu'il nous témoignait d'avoir
» pris un tout autre esprit était si visible, que je ne crois pas
» qu'on en puisse sentir une plus grande ; il nous la faisait
» connaître d'une manière enveloppée et mystérieuse :

Quel subit changement du sort qui me conduit!
J'étais en ces climats où la neige et la glace
Font à la terre une horrible surface,
Pendant cinq ou six mois d'une profonde nuit :
Après, quand le soleil y revient à son tour,
Il se montre si bas, et si pâle et si sombre,
Que c'est plutôt son fantôme ou son ombre,
Que l'aimable soleil qui ramène le jour.
Dans un triste silence et comme en un tombeau
Je cherchais à me plaire, où l'extrême froidure
Ensevelit au sein de la nature,
Par un nuage épais, ce qu'elle a de plus beau.

» Cependant, continuait cet homme, je ne laissais pas d'ai-
» mer des choses qui ne me pouvaient donner que de tristes
» plaisirs, et je les aimais, parce que j'étais persuadé que les
» autres ne pouvaient connaître que ce que j'avais connu.
» Mais enfin je suis sorti de ces lieux sauvages ; me voilà
» sous un ciel pur et serein. Et je vous avoue que d'abord
» n'étant pas fait au grand jour, j'ai été fort ébloui d'une
» lumière si vive, et je vous en voulais un peu de mal ; mais,
» à cette heure que j'y suis accoutumé, elle me plaît, elle
» m'enchante, et quoique je regrette le temps que j'ai perdu,
» je suis beaucoup plus aise de celui que je gagne. Je pas-
» sais ma vie en exil, et vous m'avez ramené dans ma pa-
» trie (1). Aussi vous ne sauriez croire combien je vous
» suis obligé. Depuis ce voyage, ajoute Méré, il ne songea
» *plus aux mathématiques qui l'avaient toujours occupé, et ce*
» *fut là comme son abjuration.* »

Ce récit achevé, nous le disons hautement (et combien

(1) Méré eût consenti à dire tout cela ! Nous le croyons volontiers : le chevalier est modeste !

de lecteurs ne l'ont pas dit avant nous!), cet homme, d'un sens profond, c'est le duc de Roannez; le grand mathématicien, c'est Pascal. Telle n'a pas manqué d'être notre première impression : la réflexion et les faits sont venus nous y affermir. Qu'on veuille analyser avec nous ce passage singulier, les preuves, on le verra, se presseront en foule.

Et d'abord que signifient ces initiales (1) le *D. D. R.*? sont-elles aussi mystérieuses qu'on pourrait le penser? En aucune façon. De ces trois lettres, il en est deux qui s'expliquent d'elles-mêmes. Évidemment il faut lire le *duc de R.* L'énigme ainsi réduite, la solution ne peut en être longtemps douteuse. Nous consultons les registres de la noblesse de France, et nous ne trouvons au XVII[e] siècle d'autres ducs dont le nom commence par un R que ceux-ci : Réthel-Mazarin (titre fondé en 1663), Réthelois, Retz (titre éteint en 1634), Richelieu, *Roannez*, Rohan, Rohan-Chabot, Roquelaure, Rosnai.

Entre ces noms, nous ne saurions hésiter; nous nous arrêtons au duc de Roannez, et les raisons de ce choix nous semblent évidentes.

En effet, le chevalier de Méré a été, nous le savons, en commerce avec Pascal : Pascal et Roannez étaient amis intimes; M. Sainte-Beuve l'a dit, Méré a dû connaître l'un par l'entremise de l'autre. Cette conjecture, selon nous, est ici merveilleusement justifiée par les faits; première preuve.

Le duc de R., dit le narrateur, est un homme d'un sens juste et profond; cela convient parfaitement à l'ami de Pascal (1). Il a l'*esprit mathématique;* ceci lui convient mieux. Dans le mémoire sur la vie de Pascal (Recueil d'Utrecht, p. 272) nous lisons : « M. Pascal ne tarda pas à faire part

(1) Les noms se trouvent souvent ainsi abrégés dans les livres de l'époque, chez notre écrivain en particulier. Ajoutons qu'il y avait ici une raison de convenance. Le *Traité de l'Esprit* fut publié en 1677; Roannez survécut vingt ans à cette date (il mourut le 4 octobre 1696).

(2) Notice de Marguerite Périer, publiée par M. Cousin, et citée par M. Faugère (Pasc., t. I, p. 381). M. de Roannez « avait *un très-bon esprit, mais point d'étude.* » (V. aussi Recueil d'Utrecht, 1740, p. 272.)

des dispositions où le Seigneur l'avait mis, à deux personnes qui s'étaient liées avec lui d'une amitié très-étroite, à cause de la beauté de son génie, et *des sciences qu'il cultivait.* C'étaient *M. le duc de Roannez* et M. Domat, etc. »

Nouvelle preuve enfin : on se rendait à Poitiers; car c'est bien certainement cette ville que le narrateur indique un peu plus loin (*avant que nous fussions arrivés à P.;* le chevalier habitait les environs de Niort, et voyageait souvent de Poitiers à Paris); or, ne l'oublions pas, le duc de Roannez était précisément *gouverneur du Poitou* (1).

Nous poursuivons : pressé de toucher au nœud de l'histoire, nous passons à côté de l'un des voyageurs, M. *M.* (Miton selon nous) qui nous retarderait mal à propos peut-être, et que nous serons à temps de retrouver plus tard. Le duc de Roannez a donc, nous le savons, l'*esprit mathématique.* « Pour *ne se pas ennuyer sur le chemin* (c'est bien d'un gouverneur et d'un duc qu'il s'agit (2)) il avait, reprend l'auteur, fait *provision d'un homme d'entre deux âges, qui n'était alors que fort peu connu, mais qui depuis a bien fait parler de lui. C'était un grand mathématicien, qui ne savait que cela.* » Arrêtons-nous ici : les lignes qu'on vient de lire méritent quelque examen. Elles renferment à la fois notre preuve la plus frappante, et, pour bien des lecteurs, deux raisons de douter. De ces deux objections, ainsi que nous l'allons dire, l'une, examinée de près, se réduit à néant : l'autre deviendra pour nous un argument de plus. Occupons-nous d'abord de la preuve.

Cet homme « *qui n'était alors que fort peu connu* (3) »

(1) Recueil d'Utrecht, p. 273. Après avoir dit que sa conversion suivit presque immédiatement celle de Pascal, l'historien ajoute : « *M. de Roannez vendit quelques années après son gouvernement du Poitou.* »

(2) Hâtons-nous d'ajouter que ce dédain seigneurial était dans la pensée du chevalier de Méré, non dans les sentiments du duc de Roannez. Pascal de son côté, bien que n'oubliant point les droits de la naissance, et respectant beaucoup *la force et les laquais*, Pascal n'eût voyagé pour l'amusement de personne, et Roannez, son ami dévoué, songeait à mieux qu'à se *désennuyer* avec lui.

(3) Pascal ne l'était encore que de quelques savants, à cette époque.

et qui depuis, dit Méré, a tant occupé le monde, *ce grand mathématicien*, célèbre du jour seulement où il a abjuré la science (1), et qui arrive à la renommée en renonçant à son génie même, qui sera-ce, si ce n'est Pascal? Le personnage singulier, qui réunit ainsi et échangea deux gloires, ne sera sans doute pas demeuré inconnu; qu'on veuille bien nous le nommer. Dans notre système, nul embarras: les Provinciales ont assurément effacé (2) les premiers titres de leur auteur; l'Euclide deviné, des expériences brillantes ont fait bien moins de bruit que les *Petites Lettres*. A notre point de vue, le problème est trouvé; si on rejette notre solution, en pourra-t-on donner une plus élégante?

Pourtant nous l'avons dit, ce passage si décisif renferme deux traits qui semblent déposer contre nous. Cette désignation: « *un homme d'entre deux âges* », peut-elle s'appliquer à Pascal? Le voyage raconté ne saurait trouver place qu'entre 1651 et 1654. En adoptant même la dernière ou l'avant-dernière de ces années, Pascal n'aura que trente ans, trente et un ans au plus. L'expression employée pourrait-elle convenir à cette époque de la vie?

La réponse nous paraît facile. Le chevalier de Méré retrace un souvenir assez lointain déjà (3). Il ne pense guère peut-être à l'âge de celui dont il raconte l'histoire: il aurait même quelque intérêt à le vieillir; car son but est de prouver que l'esprit s'acquiert aisément, et que jamais l'éducation n'est impossible; mais nous n'avons pas besoin de soupçonner sa mémoire ou sa sincérité. Pascal, mort à trente-neuf ans d'épuisement et presque de vieillesse, pouvait bien à trente ans paraître un peu plus mûr qu'on ne l'est à cet âge (4).

(1) Méré va nous le dire une page plus loin: on se rappelle la lettre citée par M. Sainte-Beuve.

(2) *V*. là-dessus une réflexion, note C.

(3) Le *Traité de l'Esprit* est de 1677.

(4) En 1651, sa santé affaiblie le rengagea dans le monde, dont l'attrait prit bientôt beaucoup d'empire sur lui. Au moment de sa conversion, en 1654, sa sœur nous le représente accablé d'infirmités.

Ainsi envisagée, cette première objection a perdu toute valeur. Il en reste une encore, et celle-là, avons-nous dit, nous en ferons une preuve. « C'était un grand mathématicien, qui ne savait que cela. » Méré, dira quelqu'un, peut-il être à ce point injuste pour Pascal? Cette injustice, si c'en est une, il n'a pas seul à se la reprocher : deux écrivains modernes de quelque autorité ne sont pas moins coupables. Dans l'édition des *Pensées* (t. II, p. 402, 1844) M. Faugère dit à propos de divers fragments latins recueillis par son auteur : « La plupart de ces citations ont très-vraisemblable- » ment été prises par Pascal dans *Montaigne*, *qui faisait le* » *plus gros de son érudition* (1). » *Histoire de Port-Royal* (t. II, p. 374), M. Sainte-Beuve s'exprime ainsi : « J'ai dit (V. p. 370) que Pascal avait beaucoup lu, mais c'était au hasard. Savant en géométrie, inventeur en physique, il n'avait guère en littérature *que des notions décousues et de rencontre*. Mais ce qu'il avait lu, il l'avait bien lu (2). »

Nous n'ajouterons rien à ces deux témoignages; l'assertion de Méré n'a plus rien qui nous gêne; elle nous favorise au lieu de nous combattre. Ce point bien assuré, nous nous étonnons moins du passage qui suit : « Ces sciences ne don- » nent pas les agréments du monde, *et cet homme qui n'avait* » *ni goût ni sentiment*, ne laissait pas de se mêler en tout ce » que nous disions; mais il nous surprenait toujours et nous » faisait souvent rire. Il admirait l'esprit et l'éloquence de » M. Du Vair, et nous rapportait les bons mots du lieutenant

(1) *V.* sur sa science philosophique, M. Cousin, *des Pensées de Pascal*, troisième édition, p. XLV, 1847.

Qu'on lise d'ailleurs les historiens amis, racontant l'éducation de Pascal. Partout louanges et merveilles sur son aptitude aux sciences, ses découvertes, etc., silence et froideur sur ses progrès dans le latin et le grec. Il fallait bien que Pascal fût indifférent à ces études, pour ne pas devenir un humaniste du premier ordre. Son père l'y poussait, le penchant l'entraînait ailleurs.

(2) Ceci vient à propos du fameux entretien avec Sacy. Or cette conversation est postérieure sans doute au voyage de Poitou : Pascal avait dû lire dans l'intervalle, et son éducation se faisait promptement; ce mémoire, nous le croyons, en renferme la preuve.

» criminel d'O ; nous ne pensions à rien moins qu'à le désa-
» buser ; cependant nous lui parlions de bonne foi. »

Reprenons avec soin ces phrases si curieuses ; une ligne surtout y frappe l'attention : *cet homme qui n'avait ni goût ni sentiment*. On dirait que l'auteur pressentant notre surprise songe à la tempérer par la remarque qui précède. Malgré cette précaution refuserons-nous de le croire? Faudra-t-il adopter sa pensée tout entière? Pour nous, nous l'acceptons, en l'atténuant un peu. Ce jugement si sévère est en partie fondé, et Pascal, nous le savons, l'avouera tout à l'heure dans un langage qu'on n'invente pas.

Il faut bien le reconnaître, cet homme si admiré se trouvait un moment dans une passe difficile. Bourgeois de Paris et de Rouen (1), il se voit tout à coup, comme eût dit Saint-Simon, transporté au milieu d'*un élixir de cour*, en face de l'*honnête homme* par excellence, de celui qui créa le nom de *bonne compagnie* (2). Peu versé dans les lettres, il a pour adversaires deux hommes d'esprit fin, dont l'un très-érudit possède toutes les langues (3), a lu Homère cent fois, et sait Platon par cœur. Même pour l'homme de génie, la partie, on le sent, ne pouvait être égale. La science, le rang, la maturité de l'âge, l'expérience des hommes et de la cour, que de supériorités Méré n'avait-il pas, ne croyait-il pas avoir sur Pascal? On sait quel avantage prennent dans les entretiens le savoir et le goût sur l'esprit et le talent, dénués de leur secours. L'homme d'imagination à qui manque

(1) On objectera peut être ses relations de chaque jour avec Roannez, qui auraient dû l'initier aux usages du grand monde. Nous répondrons ceci : Le tête à tête forme plus l'esprit que les manières ; puis dans ces entretiens consacrés à la science, Roannez était surtout auditeur et disciple. Sans doute près de ses brillants compagnons de voyage, le jeune duc reprenait ses habitudes de cour ; il était sous les armes.

(2) Il contribua du moins beaucoup à le répandre ; c'est un de ces néologismes que Michault ne lui pardonne pas. (*V.* Joly, *Éloges de quelques auteurs français*, p. 389.)

(3) Le grec, le latin, l'italien, l'espagnol. Aurait-il su l'arabe? Il parle (lettre 64) de vers arabes, qu'il a été assez *extravagant* pour lire à une dame de la cour.

objection a perdu toute
-là, avons-nous dit,
un grand mathémati-
dira quelqu'un, peut-il
Cette injustice, si c'en
cher : deux écrivains
pas moins coupables.
1844) M. Faugère
recueillis par son
très-vraisemblable-
, *qui faisait le*
Port-Royal (t. II,
ainsi : « J'ai dit
mais c'était au
physique, il n'a-
et de ren-
: l'asser-
favorise
. nous nous
sciences ne don-
qui n'avait
en tout ce
jours et nous
éloquence de
lieutenant

les Pensées de Pascal,

éducation de Pas-
aux sciences, ses
le latin et le
pour ne pas de-
le penchant

Or cette con-
: Pascal avait dû
promptement ; ce mé-

el d'O; nous ne pensons à rien moins qu'à le désa- cependant nous lui parlons de bonne foi. »

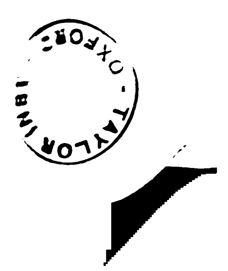
...nons avec soin ces phrases si curieuses; une ligne y frappe l'attention : *cet homme qui n'avait ni goût ni ...nt.* On dirait que l'auteur pressentant notre surprise la tempérer par la remarque qui précède. Malgré précaution refuserons-nous de le croire? Faudra-t-il sa pensée tout entière? Pour nous, nous l'acceptons, ...énuant un peu. Ce jugement si sévère est en partie et Pascal, nous le savons, l'avouera tout à l'heure ...n langage qu'on n'invente pas.

...ut bien le reconnaître, cet homme si admiré se trou- ...n moment dans une passe difficile. Bourgeois de Paris ...ouen (1), il se voit tout à coup, comme eût dit Saint- ..., transporté au milieu d'*un élixir de cour*, en face de ...*ête homme* par excellence, de celui qui créa le nom ...*ine compagnie* (2). Peu versé dans les lettres, il a pour ...saires deux hommes d'esprit fin, dont l'un très-érudit de toutes les langues (3), a lu Homère cent fois, et Platon par cœur. Même pour l'homme de génie, la ..., on le sent, ne pouvait être égale. La science, le ..., la maturité de l'âge, l'expérience des hommes et de ...our, que de supériorités Méré n'avait-il pas, ne croyait-il avoir sur Pascal? On sait quel avantage prennent dans entretiens le savoir et le goût sur l'esprit et le talent, dé- ...és de leur secours. L'homme d'imagination à qui manque

(1) On objectera peut être ses relations de chaque jour avec Roannez, ...i auraient dû l'initier aux usages du grand monde. Nous répondrons ...eci : Le tête à tête forme plus l'esprit que les manières; puis dans ...ntretiens consacrés à la science, Roannez était surtout auditeur ...le. Sans doute près de ses brillants compagnons de voyage, le jeune ...reprenait ses habitudes de cour: il était sous les armes.

(2) Il contribua du moins beaucoup à le répandre; c'est un ... néologismes que Michault ne ... pardonne pas. (*V.* Joly, ... *quelques auteurs françois*, ...)

(3) Le grec, le latin, l'italien, l'espagnol. Aurait-il su l'arabe ... (lettre 64) de ses amis qui a été assez *extravagant* ... une dame de la cour



la science, est comme ces aigles de Nectanébo, qui planaient dans le nuage, et qui, pour y bâtir un superbe édifice, ne demandaient que des pierres et du ciment. La vivacité même et la verve mal réglée de cet *esprit bouillant* (1) devaient rendre ses écarts plus singuliers encore. Remarquons-le d'ailleurs : égaré dans une route, qui n'était pas la sienne, l'auteur des *Provinciales* s'abaissait par son goût au-dessous de sa pensée; on est bien près de descendre au rang de ce qu'on admire. Aussi le voyons-nous égayer plus d'une fois ses interlocuteurs (2). Pourtant rassurons-nous, l'homme supérieur bientôt va reprendre son rang, et Pascal ne saurait être longtemps ridicule. On désespérait de lui (*nous ne pensions à rien moins qu'à le désabuser*), on daigne pourtant l'instruire, et l'on réussira. Écoutons l'histoire de son changement. « Deux ou trois jours s'étant écoulés de la sorte, il eut quelque défiance de ses sentiments, et ne fai-

(1) Jacqueline, en parlant de son frère : *Son humeur bouillante.* (M. Cousin, *Jacqueline Pascal*, p. 225.)

(2) *Il nous faisait souvent rire*, a dit le chevalier. Je ne supposerai pas que le duc de Roannez ait pris une part bien vive à cette gaieté moqueuse. Plus jeune que Pascal, et son égal au plus dans la culture des lettres, il continuait sans doute à respecter en lui l'amitié et la science; les véritables railleurs devaient être Méré, et cet aimable mondain, M. *M.* que nous avons négligé tout à l'heure, et dont on peut ici chercher à deviner le nom.

L'un des amis les plus intimes du chevalier de Méré était Miton, comme lui grand joueur (*V.* Tallemant des Réaux, t. III, p. 134), esprit délicat (*V.* sa lettre à *Méré*, t. II, p. 327 à 330), et l'un des types de cette honnêteté, que le chevalier mettait à si haut prix. M. Sainte-Beuve a remarqué que Pascal cite Miton (*Pensées*, t. I, p. 197) à propos de l'égoïsme déguisé sous la grâce. Tout cela nous disposerait à le reconnaître ici. Une circonstance surtout nous paraît décisive; ce M. *M*, *que l'on connaît, qui plaît à toute la cour*, est pourtant roturier : on n'en peut guère douter, car la particule manque devant son initiale. Or, dans le *Menagiana* (t. I, p. 180, Paris, 1725) je rencontre ce passage : « M. de Segrais » disait que de notre temps, trois personnes, quoique d'une naissance » médiocre, n'avaient pas laissé de mériter l'amitié et l'estime des princes » et des grands. Ces trois personnes étaient M. de Voiture, M. *Miton* et » M. de Gourville. » Nous ne pousserons pas plus loin notre curiosité; la recherche n'aboutirait qu'à un résultat probable, et rigoureusement elle intéresse peu notre sujet principal.

sant plus qu'écouter, ou qu'interroger pour s'éclaircir sur les sujets qui se présentaient, *il avait des tablettes qu'il tirait de temps en temps, où il mettait quelques observations* ». Ce sentiment d'une infériorité momentanée, reconnue si promptement et avec un tact si sûr, ce recueillement modeste, ce silence, ces questions, on a remarqué tout cela, nous ne le commenterons pas; mais comment pourrions-nous ne rien dire des *tablettes*, et chacun ne voit-il pas le *manuscrit des Pensées?* « Cela fut bien remarquable, continue le narrateur, qu'avant que nous fussions arrivés à P(*oitiers*), il ne disait presque rien qui ne fût bon, et que nous n'eussions voulu dire, et sans mentir c'était être revenu de bien loin. » « Rien que nous n'eussions voulu dire. » Pour qui connaît le mérite réel du chevalier, et surtout l'idée flatteuse qu'il s'en était faite, cela signifie que l'inconnu parlait le langage de Bossuet, de Fénelon... ou de Pascal. D'ailleurs les preuves sont là, et nous pourrons juger. « Aussi pour dire le vrai, la joie qu'il nous témoignait d'avoir pris un tout autre esprit était si visible, que je ne crois pas qu'on en puisse sentir une plus grande; il nous la faisait connaître d'une manière enveloppée et mystérieuse. » Ici malheureusement les rimes du chevalier défigurent pour une part ses admirables souvenirs. Oublions les vers de l'historien vaniteux, et allons à la poésie de Pascal.

Que le lecteur revienne au passage transcrit (p. 4), et qu'il dise si ce style puissant et passionné, éclatant et austère, ne porte pas partout l'empreinte d'une main connue, si ces lignes ne sont pas signées du nom de Pascal. Celui qui se sentait *exilé* dans l'erreur, cet homme dont la patrie est le Beau et le Vrai, et qui y rentre d'un pas si hardi et si fier, n'en doutons point, c'est LUI. Avec quelle rare vigueur il rappelle sa faiblesse, avec quel goût élevé il parle de ses écarts! Pour les lecteurs surtout qu'une étude attentive a familiarisés avec la prose nette et quelquefois heureuse, mais froide et sans couleur du chevalier de Méré, l'impression de ce morceau est frappante et profonde. Étonnés d'un

mouvement si vif et si nouveau, ils croiraient que le livre a changé sous leur main; c'est une page des *Pensées* qu'ils s'imaginent lire. Qu'on nous permette ici de rappeler M. SainteBeuve (*Port-Royal*, t. II, p. 455). L'historien a lu dans Nicole ces lignes remarquables : « Pascal avait une » mémoire prodigieuse, où les choses, encore mieux que les » mots, se gravaient à tel point que lui-même avouait fran- » chement n'avoir jamais laissé fuir ce qu'une fois il avait saisi » par le raisonnement. » M. Sainte-Beuve citant ce curieux témoignage, y ajoute une réflexion : « Ce qu'il éprouvait » pour lui, il le communiquait à certain degré aux autres, » et *Nicole, qui rédige après dix ans, et de mémoire*, une » conversation de Pascal, à laquelle il avait assisté (*Dis- » cours sur la condition des grands*), témoigne que rien » de ce qu'avait dit ce grand homme ne se pouvait oublier, » tant il l'imprimait de sa parole dans l'esprit de l'audi- » teur (1). » Appliquons cette remarque au chevalier de Méré; elle n'aura rien perdu de sa justesse parfaite. Ici même le fait est peut-être plus curieux ; le *Traité de l'Esprit* a vu le jour vint-cinq ans (vingt-trois tout au moins, 1654-77) (2) après l'entretien que l'auteur y rappelle. Pourtant quelle netteté dans l'impression qu'il en conserve, et quelle différence entre sa propre pensée et ce que lui retrace son souvenir!

Revenons au récit pour en faire remarquer le dernier trait, à nos yeux d'une haute importance.

« Depuis ce voyage, *il ne songea plus aux mathémati- » ques* (3) *qui l'avaient toujours occupé, et ce fut là comme son*

(1) Ailleurs, et cette remarque nous est encore précieuse, M. Sainte-Beuve dit à propos de la célèbre conversation avec Sacy : Qui donc a recueilli sur le temps ces vives paroles?... Dans tous les cas, *elles tranchent avec tout ce qui les entoure : le propre de la parole de Pascal était de se graver ainsi et de faire empreinte* (*P.-Royal*, t. II, p. 372).

(2) Il est vrai qu'il a pu être composé plus tôt ; mais en tout cas, il serait postérieur de plusieurs années au voyage de Poitou. Méré y rappelle la gloire littéraire de Pascal.

(3) Pascal y renonça, en effet, presque absolument. Le problème

» *abjuration.* » On le voit, l'inconnu va renoncer à la science, *sous quelle inspiration? celle du chevalier.* Nous ne pouvons nous défendre de rappeler ici le début de la fameuse lettre adressée à Pascal (1).

« Vous souvenez-vous de m'avoir dit une fois que vous » n'étiez plus si persuadé de l'excellence des mathémati- » ques? vous m'écrivez à cette heure que *je vous en ai tout » à fait désabusé* (2). » Un pareil rapprochement nous paraît décisif.

Cette longue analyse est enfin terminée : les preuves qu'elle établit sont-elles assez précises? Il nous semble diffi cile de conserver un doute. Certains lecteurs pourtant, ennemis de l'induction et sceptiques par nature, voudront peut-être demander si, dans la vie de Pascal, on retrouve la trace du voyage raconté par le chevalier de Méré. Nous pouvons leur répondre que Pascal n'a point eu de ces biographes complets, les Trublet, les Boswell, qui suivent

de la Roulette (1658), et les traités qui s'y rattachent, forment une exception importante, mais accidentelle.

(1) Pour le dire en passant, cette lettre est la seule que Pascal ait reçue du chevalier. (*V.* Méré, t. II, p. 60, lettre 19ᵉ.) Le continuateur de Moreri dit à l'article Méré. « On voit par *les lettres* qu'il a écrites à M. Pascal, qu'il avait une grande pénétration, etc. » Le biographe a été trompé par une phrase équivoque de Nadal. Dans sa préface des OEuvres posthumes de Méré, Nadal disait : Ce qu'il écrit *dans ses lettres* à M. Pascal sur les mathématiques, nous donne une idée bien haute, etc. Cela signifie : La lettre à M. Pascal, qu'on lit dans sa correspondance, etc. Cette remarque n'est peut-être pas inutile. Elle pourrait épargner à quelque lecteur curieux une recherche sans résultat.

(2) *V.* chez Méré la suite de cette lettre fort curieuse dans son entier. Elle a fait, à plusieurs titres, grand tort à son auteur. D'abord il y traite Pascal assez insolemment; de plus, il médit de la science; et Leibnitz, tout en lui reconnaissant « *quelque génie extraordinaire pour les mathématiques,* » le déclare trop ignorant pour en juger. Enfin, dans cette lettre, le chevalier est obscur; cette faute, si peu française, il y tombe quelquefois dans ses autres ouvrages, très-rarement, selon nous, dans sa correspondance. Or justement en rappelant sa lettre, Bayle lui a reproché assez vivement ce défaut : le public s'en est souvenu. Ajoutons que Bayle, dans ce passage, s'est donné un tort. Il a prétendu s'armer contre les mathématiques, qu'il ignorait, de l'autorité de Méré, qui, à ce qu'on voit, les savait mal. (*V.* Bayle, article Zénon, note D.)

dans tous ses pas un héros favori, que ses historiens sont courts, et surtout s'occupent peu de rappeler ses plaisirs. Si l'on reste incrédule, et qu'on insiste encore, que ferons-nous? Nous céderons : la preuve matérielle qu'on exige de nous, les recherches de M. Cousin nous permettent de l'offrir. Dans une notice de Marguerite Périer (1) on lit la phrase suivante : « Il (M. de Roannez) fit connaissance (je ne sais pas bien à quel âge) avec M. Pascal, qui était son voisin; il goûta fort son esprit et *le mena même une ou deux fois en Poitou avec lui*, ne pouvant se passer de le voir. » Nous ne pousserons pas plus loin notre argumentation.

II.

Pascal est donc pour nous l'élève de Méré : nous devons rechercher quels titres eut à cette gloire le chevalier. On ne peut s'empêcher de lui en reconnaître deux : un esprit distingué (2), une critique supérieure (3). Le premier de ces mérites, nous en trouvons la preuve dans ses livres, comme dans son influence contemporaine. Les lecteurs jugeront de la délicatesse de son goût sur des textes précis que nous citerons bientôt. Mais avant d'apprécier le critique, étudions un instant l'écrivain.

Le chevalier a été malheureux dans sa renommée littéraire; on ne se tromperait peut-être pas en pensant qu'il devait l'être. En effet, placé à une époque de transition, son

(1) Notice sur M. et M[lle] de Roannez, publiée par M. Cousin, bibliothèque de l'École des Chartes, t. V, p. 3; *V.* aussi *Pensées*, édition de M. Faugère, t. I, p. 381.

(2) Nous supposons connu des lecteurs l'article de la *Revue des Deux-Mondes* déjà cité. M. Sainte-Beuve y a dessiné vivement le chevalier, plutôt pourtant comme homme et comme moraliste, que comme écrivain. La critique littéraire y est touchée, il est vrai, avec finesse; mais pour notre besoin particulier, nous avons cru devoir ajouter quelques traits.

(3) Il y a sur ce point sans doute bien des réserves à faire; nous les ferons brièvement un peu plus loin.

principal mérite est un mérite de date; il eut surtout l'honneur de faire presque avant tous ce que d'autres ont fait mieux. Méré, et ce n'est point là une louange médiocre, était juge sévère, érudit avec goût, de plus écrivain précis, avant 1650. Qu'on cherche vers le même temps ces qualités diverses unies en un seul homme; on les rencontrera peut-être assez difficilement (1). Qu'a-t-il donc manqué au chevalier pour que sa gloire fût durable? le naturel souvent, l'élévation toujours. Il n'a pas cette puissance qui sauve de l'oubli les œuvres même surannées; son style est élégant, mais sans nerf ni couleur. Sa qualité distinctive, et nous le rappelons avec quelque insistance, c'est la précision. La phrase du chevalier sait toujours où elle va; elle s'arrête à propos, elle varie son allure, sans s'écarter jamais du but où elle nous conduit. En louant ainsi Méré, nous avons fait la critique de tous ses devanciers et de ses contemporains (2). Avant lui, si on l'aime mieux avant Pascal, ce qui manque à peu près à tous nos écrivains, c'est l'art de composer un morceau ou une phrase, d'observer à la fois l'unité et la mesure, de dire dans un même ton leur pensée et rien de plus. Chez eux le superflu, souvent pas le nécessaire, surtout l'alliance curieuse d'une rare énergie et d'une lenteur confuse. Cette phrase tout à la fois libre et embarrassée, si vive

(1) Tout au plus chez Bossuet, pourtant bien jeune encore Bussy, Larochefoucault écrivaient mieux que Méré, mais savaient beaucoup moins. D'ailleurs aurait-on le droit de citer le dernier? Les *Maximes* ne sont que de 1665.

(2) Citons M. Cousin (*Fragments littéraires*, Paris, 1843, p. 284). A propos de quelques pages de Madame de Longueville, l'auteur dit : « La période y est longue et souvent embarrassée, comme dans plusieurs endroits de Descartes, de Corneille et *de Pascal*, *quand il n'écrit pas pour le public.* » Voir aussi M. Sainte-Beuve (*Port-Royal*, t. II, p. 543) sur la phrase de Descartes « *pleine*, *claire*, *longue pourtant*, et perpétuellement enchaînée de l'une à l'autre par des conjonctions. »

M. Cousin a parlé de *Pascal*. Faisons ici une remarque importante; qu'on lise la lettre à Christine et les autres écrits d'une date antérieure au *Voyage de Poitou* (à 1652, si l'on veut), et qu'on les compare à ce qui a suivi.

et si traînante, me rappelle le serpent dont a parlé Virgile :

> Parte ferox, ardensque oculis.....
> . . . . . pars vulnere clauda retentat
> Nexantem nodos, seque in sua membra plicantem (1).
> (Æn., liv. 5, v. 277.)

Méré, donnant l'exemple un des premiers sans doute, sut resserrer sa pensée dans des limites précises, plusieurs années avant l'auteur des *Provinciales*. Il y avait donc, du moins par là, affinité entre ces deux esprits, d'ailleurs si inégaux (2).

Sur d'autres points, ils étaient loin assurément de se ressembler. Prétentieux et vain, revenant sans cesse au *moi* que Pascal voulait détruire, courtisant l'opinion comme l'autre poursuivait le vrai (3), Méré trahit souvent dans ses ouvrages mêmes les défauts de son caractère (4). Mais ses livres, Pascal ne les a point connus : il n'a pu le juger que

(1) Cette étrange réunion de deux traits si contraires, la prolixité et la concision vive, est bien souvent encore chez Saint-Simon, en arrière de plus d'un siècle sur ses contemporains par la langue et la grammaire.

(2) On a reproché à Méré de ne pas donner *assez de corps* à ses pensées (Joly, p. 386). Elles ressemblent, a-t-on dit, « *à ces lames que l'on affile si fort qu'on les réduit presque à rien.* » Cette critique peut être juste, appliquée à Méré ; il est étrange qu'on ait osé l'adresser à Pascal lui-même. Marmontel (*Élém. de litt.*, art. *Usage*) s'exprime ainsi : « Rien » ou presque rien de la langue de Pascal n'a vieilli ; cela prouve sans » doute un goût pur et sévère, mais trop sévère et trop exquis. *Pascal,* » *en épurant la langue, l'a pour ainsi dire passée à un tamis trop* » *fin*, etc. » Nous n'aurions pas imaginé ce rapprochement, mais il nous a semblé piquant à signaler.

(3) Madame Périer : « Mon frère n'a jamais eu de passion pour la réputation. » (Voir sur ce témoignage les réflexions de M. Sainte-Beuve, *P.-Royal*, t. II, p. 455.)

(4) De sa complaisance sans bornes pour lui-même, naît l'intolérable monotonie de cet auteur, qui n'a eu et exprimé qu'une pensée. Cette idée unique, ce thême favori revenaient incessamment dans sa conversation, comme dans ses ouvrages : le lire et l'entendre était une même chose. Aussi voyons-nous Pascal copier ses écrits comme s'il avait pu les connaître ; Méré pourtant n'a rien publié avant 1669 : Pascal était mort en 1662.

par la conversation, et le causeur chez Méré valait mieux que l'écrivain. S'il en fallait croire Dangeau, le chevalier, au jugement de la nouvelle cour, aurait été homme de beaucoup d'esprit, non pas en raison, mais en dépit de ses ouvrages (1). Ce qui n'est pas contestable, c'est qu'au temps où Pascal l'a connu, le chevalier jouissait dans le monde d'une grande autorité; il ouvrait à tout venant école de savoir-vivre, de finesse et de bon goût. Pascal subit la double influence du critique et de l'homme de cour. Les principes du littérateur, il les a adoptés avec enthousiasme, et pratiqués toujours; les leçons du mondain se retrouvent encore dans quelques fragments épars du livre des *Pensées.* Nous y reviendrons bientôt : demandons-nous d'abord ce qu'était, comme maître de goût, le chevalier de Méré.

Il appartient à l'école la plus pure et la plus sévère (2). Non-seulement il condamne la recherche et l'emphase, mais l'ornement permis a peine à trouver grâce devant sa simplicité. Il est, avec Pascal, ennemi des figures (3). Il pense en mille endroits, s'il ne l'écrit nulle part (4), qu'il faut que dans un livre on trouve surtout un homme. Il serait avec Fénelon contre Cicéron pour Démosthène; Cicéron est trop paré (5), il s'élève toujours; Méré veut au contraire qu'on aspire à descendre. Admirateur des Grecs, *ces juges d'un*

(1) Dangeau dit en annonçant sa mort, à la date de 1685 : « C'était un homme d'esprit, qui avait fait des livres qui ne lui faisaient pas beaucoup d'honneur. »

(2) Toutefois n'oublions pas d'avertir le lecteur qu'il faut bien distinguer entre les principes abstraits et les jugements critiques du chevalier. Sa théorie est presque toujours irréprochable; ses appréciations des gloires littéraires sont quelquefois audacieuses et même ridicules (*V.* t. II, p. 42 et 44 sur *Cicéron*, p. 52 sur *Horace*, etc.). Le plus souvent pourtant ses remarques sont justes et ne manquent pas de finesse.

(3) *Méré*, lettre 10, t. II, p. 43, lettre 42, p. 120; *Pascal*, t. I, p. 249, pensée VII.

(4) « La véritable éloquence se moque de l'éloquence », à part le trait, est plus d'une fois dans Méré (*V.* surtout t. I, p. 247, milieu).

(5) Le ferons-nous remarquer? Pascal ne dit de Cicéron qu'un mot, et ce mot est dur (t. I, p. 254) : « *Toutes les fausses beautés que nous blâmons en Cicéron* ont des admirateurs et en grand nombre. »

goût si pur (1), enthousiaste d'Homère, il préfère aux beautés d'éclat, comme il les appelle (lettre 144), les *beautés secrètes*, qu'il recommande sans cesse.

Ces doctrines, au temps où Méré les exprime, n'étaient guère, on peut le dire, professées par personne. Méré lui-même ne les pratiquait pas toujours; mais un hasard heureux l'a rapproché de Pascal; il a enseigné l'art à qui avait le talent; il a montré la voie (2), et Pascal y a marché.

Pour remplir notre programme, il nous reste à marquer, par quelques preuves de détail, l'influence qu'exerça le maître sur le disciple. Ces preuves sont des emprunts évidents ou probables. Les derniers ne méritent guère d'occuper l'attention; pourtant, à tout hasard, nous en signalerons deux.

Tout le monde sait par cœur cette pensée célèbre :

« On ne s'imagine d'ordinaire Platon et Aristote qu'avec de grandes robes et comme des personnages toujours graves et sérieux. C'étaient *d'honnêtes gens* (3), qui riaient comme les autres avec leurs amis; et quand ils ont fait leurs lois et leurs traités de politique, ç'a été en se jouant et pour se divertir. »

N'est-ce pas l'esprit mondain du chevalier de Méré, *frivole dans le sérieux et pédant dans le frivole*, selon le mot heureux de M. Sainte-Beuve? D'ailleurs nous lisons (t. I, p. 65, *Disc. de la Conversation*) :

« Cela me donne à penser que ces auteurs qu'on trouve si graves ne l'étaient pas toujours comme l'on pense dans leurs écrits. » Moins la verve et l'éclat, l'idée y est tout entière.

(1) Lettre 144, à madame de Lesdiguières, t. II, p. 287 : « Ces habiles Grecs qui jugeaient bien de tout. »

(2) On pourrait nous reprocher d'exagérer son influence : précisons notre pensée Méré sans doute n'a pas créé le génie littéraire de Pascal; mais en éclairant son goût, il a par cela même échauffé et agrandi son talent. C'est là une loi nécessaire. Quelle force ne prêta point au génie délicat et à l'abondance facile de Racine son goût si exercé et si pur!

(3) Ne négligeons pas ce mot, que nous retrouverons tout à l'heure.

P. 247, t. I, Pascal dit :

« L'éloquence est une peinture de la pensée : ainsi ceux qui, après avoir peint, ajoutent encore, font un tableau au lieu d'un portrait (1). »

Faut-il voir là une réminiscence confuse de Méré qui nous dit, t. I, p. 59, *Discours de la Conversation* ? « On compare souvent l'éloquence à la peinture, et je vois que la plupart des choses qui se disent dans le monde, sont comme autant de *petits portraits*, qu'on regarde à part et sans rapport et qui n'ont rien à se demander. *On n'a pas le temps de faire de ces grands tableaux*, etc. »

Venons à des rapprochements d'une nature plus frappante : Pascal sur *l'Honnêteté* tient à diverses reprises un langage tout semblable à celui du chevalier. Qu'on lise chez celui-ci, ou mieux chez M. Sainte-Beuve, les leçons répétées à toute heure par Méré (2), y trouvera-t-on autre chose que le sens et presque l'expression même de ces *Pensées* ?

T. I, p. 258, pensée XXXIII : « Il faut qu'on n'en puisse dire : ni il est mathématicien, ni prédicateur, ni éloquent, mais *il est honnête homme*. Cette qualité universelle me plaît seule, etc. »

La même idée est déjà page précédente, pensée XXXII, et encore p. 195, pensée LIII, où je relève ces traits : « *C'est un bon mathématicien, dira-t-on, mais je n'ai que faire des*

(1) Nous ferons remarquer que cette pensée et celle qui précède : « On ne s'imagine d'ordinaire, etc. » ne se trouvent pas dans les éditions des *Pensées* antérieures au *Discours de la Conversation* (1677). Méré n'a donc pu copier lui-même Pascal.

(2) Voir, si l'on veut des indications précises, Méré, t. I, p. 190 : « La guerre est le plus beau métier du monde, il en faut demeurer d'accord ; mais à le bien prendre *un honnête homme n'a point de métier*. Quoiqu'il sache parfaitement une chose, et que même il soit obligé d'y passer sa vie, il me semble que sa manière d'agir, ni son entretien ne le font point remarquer, etc. » Lire également t. II, p. 80, dans les œuvres posthumes, p. 204 : « C'est un malheur aux *honnêtes gens* d'être pris à leur mine pour *des gens de métier*, et quand on a cette disgrâce, il s'en faut défaire à quelque prix que ce soit, etc. » *Ib.*, p. 24, etc., etc.

mathématiques : il me prendrait pour une proposition (souvenir bien précis du voyage de Poitou). *C'est un bon guerrier, il me prendrait pour une place assiégée*, etc. »

P. 261 :

« Poëte et non honnête homme. »

« La règle est l'honnêteté. »

Ne serait-il pas piquant de supposer que ces lignes si courtes sont deux fragments recueillis sur la route de Poitiers, dans ces tablettes que le grand mathématicien « tirait de temps en temps ? » J'aimerais cette conjecture.

Méré se plaint souvent que les maîtres n'enseignent point *l'honnêteté* (nous savons que lui-même la professait gratuitement, sans acception d'âge ni de personnes). On peut lire ses doléances sur ce sujet, t. I, p. 206 (et p. 231, deuxième et troisième conversation avec le maréchal de Clérembault).

Pascal se les rappelait sans doute, quand il a écrit : t. I, p. 222 :

« On n'apprend pas aux hommes à être *honnêtes hommes*, et on leur apprend tout le reste ; et ils ne se piquent jamais tant de savoir rien du reste, comme d'être *honnêtes hommes*. Ils ne se piquent de savoir que la seule chose qu'ils n'apprennent point. »

Une citation sans plus terminera cette analyse.

On a remarqué sans doute dans les *Pensées* (t. I, p. 259) une ligne assez curieuse : « *Deviner* : — *la part que je prends à votre déplaisir.* » Cette ligne jusqu'ici ne présentait aucun sens : un passage de Méré me semble l'expliquer nettement ; t. I, p. 72, *Discours de la conversation*, on lit : Les choses « qui n'ont rien de remarquable ne laissent pas de plaire » quand elles sont du monde..... Il ne faut pourtant pas » qu'elles soient si communes que celles-ci, que tout le » monde sait par cœur : « *la part que je prends à votre dé-* » *plaisir.* » J'ai vu *parier* en ouvrant une lettre de consolation » que cela s'y trouverait ; et une dame fort triste qui l'avait » reçue ne put s'empêcher d'en rire. » Méré, comme on le

voit, ne s'occupe que *du bien dire*. Pascal eût eu sans doute une vue plus sévère ; insultant au néant de cette affection du monde, qui emprunte aux formes convenues jusqu'à son langage même, il eût rappelé le récit que nous venons de citer ; et (le style mis à part) sa pensée peut se refaire très-aisément ainsi : « Une personne affligée venait de recevoir une » lettre : quelqu'un voulut DEVINER qu'on y lirait ces mots : » LA PART QUE JE PRENDS A VOTRE DÉPLAISIR. Ils y étaient en » effet. » Cette interprétation n'est qu'une conjecture ; mais est-elle loin du vrai ?

Notre tâche est achevée : une réflexion encore. De l'étrange récit du chevalier de Méré ressortent deux impressions, avouons-le, bien contraires. Cette narration, d'abord injurieuse pour Pascal, devient aussitôt pour lui le titre d'une gloire immense. Nous chercherions vainement dans l'histoire littéraire un phénomène semblable à ce qu'on vient de lire. Malebranche et La Fontaine, avertis de leur génie par un heureux hasard, ne rappellent que de loin cette prompte métamorphose. Chez eux la vocation, imprévue et soudaine, ne fut pourtant que l'instinct du talent à venir ; ils pressentaient leur gloire et ne la méritaient pas. Pascal dès le premier jour se révéla tout entier. Ce sera le privilége de cet homme immortel, que son rare génie, dans les sciences et les lettres, ait grandi tout à coup, et n'ait point eu d'enfance.

NOTES EXPLICATIVES.

Note A.

P. 1, l. 17. Georges Brossin, chevalier, marquis de Méré, né vers la fin du XVIe siècle ou au commencement du XVIIe, mort en 1685. Consulter sur lui *l'article Méré* par M. Monmerqué dans la Biographie universelle; *Joly, Éloges de quelques auteurs français* (la notice consacrée à Méré n'est point de *Joly*, elle est de *Jean Bernard Michault*, né à Dijon en 1707, mort en 1770); enfin l'article *de M. Sainte-Beuve*, Revue des deux Mondes, 1er janvier 1848.

Note B.

P. 5, l. 29. Le duc de R., selon Méré, s'est occupé de mathématiques; il en a même poussé l'étude très-loin, et sans doute les possède à fond, puisqu'il s'en entretient par distraction et dans un voyage de plaisir. Ce trait, nous l'avons vu, convient au duc de Roannez: est-ce être trop hardi d'affirmer qu'il s'applique à lui seul? une pareille désignation est plus précise qu'on ne croit: combien à cette époque comptait-on de grands seigneurs à qui de telles connaissances fussent familières?

Note C.

P. 7, l. 9. « Effacé les premiers titres, etc. » Expliquons le sens de ces mots. Nous ne prétendons nullement porter atteinte à la gloire scientifique de Pascal, que nous croyons éminente, et que nous n'avons pas droit de juger. Seulement, selon nous, Méré a voulu, et il a pu dire, que Pascal était devenu célèbre, à dater surtout des Provinciales.

Note D.

P. 8, l. 26. Guillaume Duvair, fort estimé de ses contemporains, et en particulier de Malherbe (*V.* Segraisiana, t. 1, p. 154), était un homme de mérite qui eut le malheur de naître un siècle trop tôt.

Il abusait de la citation comme tous les orateurs de son temps (*V.* Bayle, art. Porcie, note F).

Note E.

P. L. « *Les éditions antérieures*, etc. » Ces éditions sont celles de 1670. La bibliothèque de l'Arsenal possède deux exemplaires des Pensées, tous deux datés de cette année, et portant sur leur titre : *Seconde édition.* Le texte est d'ailleurs tout semblable, quoique la pagination soit différente. Il est probable que l'un de ces deux exemplaires appartient à la première édition, et qu'on y a placé un faux-titre.

Note F.

La pensée citée p. 18 : « On ne s'imagine d'ordinaire, etc. » pourrait bien avoir été empruntée à Montaigne, qui dit, l. 3, c. 2 : « Qui m'eust faict veoir Erasme autresfois, il eust esté mal aysé que je n'eusse prins pour adages et apophteymes, tout ce qu'il eust dict à son valet et à son hostesse. Nous imaginons bien plus sortablement un artisan sur sa garde-robbe..., qu'un grand président vénérable par son maintien et sa suffisance : il nous semble que de ces hauts thrones ils ne s'abaissent pas jusques à vivre. »

Note G.

M. Sainte-Beuve a cité comme caractéristique ce passage des œuvres posthumes (p. 150) : « Il y avait à la suite de Monsieur *un » fort galant homme qui ne laissait pas d'user de quelque industrie » en jouant.* » Un trait qui nous semble plus curieux encore est celui-ci : *Ib.*, p. 268, on lit : « La plupart (des joueurs) ne souffrent » qu'avec beaucoup d'inquiétude et de chagrin qu'on se tienne de » leur côté, si les signes sont tant soit peu à craindre. Ces soup- » çons ne sont pas toujours mal fondés, et principalement parmi » quelques gens de la cour; *car on en voit qui servent leurs amis d'of- » fice, je veux dire sans y être intéressés, que par les droits de l'a- » mitié*, si ce n'est *peut-être* qu'ils s'attendent bien que ceux qu'ils » obligent si généreusement ne manqueraient pas de reconnais- » sance à la première occasion. »

Ces escrocs de grande maison, qui assistent si obligeamment leurs amis, méritaient bien qu'on rappelât ici leur complaisance. Méré suppose qu'elle pouvait parfois être un peu intéressée, mais il n'ose l'affirmer. Après tout, ne peut-on croire que les gens bien nés volaient à la cour du grand roi, comme on s'égorgeait sous son père?

« Pour rien, pour le plaisir. »

(MARION DELORME.)

DICTIONNAIRE

DE

LA LANGUE DU CHEVALIER DE MÉRÉ.

M. Sainte-Beuve (Revue citée, p. 34) recommande à l'attention des philologues français la langue du chevalier de Méré. Peut-être rendrons-nous service à quelques curieux en leur épargnant la peine de consulter un auteur qu'on ne lit plus. La diction du chevalier pourra paraître quelquefois assez étrange : elle l'était bien plus encore aux yeux de ses contemporains; plusieurs de ses innovations ont été depuis consacrées par l'usage (1). Dans la langue, comme dans la mode, ce qui était la veille exception bizarre devient la pratique commune et fait loi le lendemain.

A

Abuser. « Ceux qui *s'abusent* de leurs avantages. » T. 2, p. 140. *Item passim*. T. 1, p. 19. « N'être *abusé* ni des modes ni des coutumes. »

Accoutumé. « Le plaisir que j'avais m'était d'autant plus sensible que je ne *l'avais pas accoutumé*. » T. 2, p. 94.

Acquis. « Il n'y a pas longtemps qu'il eût fallu qu'un homme d'épée eût bien de l'*acquis* pour refuser un duel. » (Œuv. posth., p. 74.)

Affecté. « Vous n'avez point de sujets *affectés* (particuliers) pour le faire paraître (votre esprit). » T. 1, p. 150.

Agréablement. Quelqu'un « reçut *agréablement* (avec plaisir) cent pistoles de la main d'un grand seigneur. » T. 1, p. 69.

Air. *Bel air*, *bon air*, passim. « Le porter *du bel air*. » T. 2, p. 361, 362, etc.

(1) *Voir* au mot *Compagnie* une note de Michault.

« Cette allure grave et sérieuse peut *donner de l'air* à la plaisanterie. » T. 1, p. 78.

« Pour *avoir de l'air* à tout ce qu'on entreprend. » T. 1, p. 106.

« Qui *n'ont d'air* à quoi que ce soit. » T. 2, p. 336.

« Elles craignent dans leurs amants *cet air public*, et cet éclat de théâtre. » (Œuv. posth.., p. 247.)

Aller. « La dévotion et l'honnêteté *vont presque les mêmes voies.* » (Œuv. posth., p. 92.)

Amour. « Une si parfaite *amour.* » T. 2, p. 104.

Anacolouthies. « *Ceux* qui fréquentent ces gens-là, s'ils ne les aiment, du moins *ont-ils* de la vénération pour eux. » (Œuv. posth., p. 199).

« De celles *que plus on les considère*, plus on s'en trouve charmé. » T. 2, p. 38.

« Pour n'être point accusé, *ni* de prendre un ton décisif, *et* encore moins d'une présomption, etc. »

« *Quelques paroles* que vous me faites l'honneur de m'écrire, si elles ne m'ont rendu toute ma santé, du moins *elles* m'ont fait souhaiter, etc. » T. 2, p, 189. (*Item*, ailleurs).

Cet emploi explétif du pronom *il*, *elle*, était assez fréquent alors. Panégyrique de saint Benoît, Bossuet dit : « Aussi *saint Benoît*, après avoir mené ses disciples par tous les sentiers de la perfection, *il* les ramène au premier pas. » (*Item*, ailleurs.)

Apparence. « Mais ce n'était qu'une douceur *en apparence.* » (Œuv. posth., p. 200.)

Approuver. « Gardez-vous bien de vous satisfaire aisément et *d'approuver* votre manière d'agir, etc. »

Art. « Le *bon art* qui fait qu'on excelle. » T. 1, p. 232. (*Item, passim*)

« C'est pour l'ordinaire un effet du *mauvais art.* » (Œuv. posth., p. 187.)

Assurer. « Je *m'assure* que » pour : Je ne doute pas. T. 2, p. 106 *et passim.*

Attribuer. « Nous ne devons pas tant nous réjouir, ni *nous attribuer* (nous faire honneur) des choses qu'on dit de nous, etc. » (Œuv. posth., p. 253.)

Auprès. « Si des expressions nouvelles sont *auprès* des courtisans, rien ne les oblige tant à parler que pour s'en servir. » (Œuv. posth., p. 164)

Aussi peu. « Je suis l'homme du monde qui cherche *aussi peu* (le moins) ces manières si fleuries. » T. 1, p. 194.

Aussitôt. « Elle fait *aussitôt* (aussi aisément) du mal que du bien. » T. 1, p. 85. (*Item*, *passim.*)

AUTANT. « Ce qui me fait *autant* (le plus) connaître son esprit, ce sont les écrits, etc. » T. 1, p. 281. (*Item, passim.*)
AVANTAGE. « On juge aisément du peu *d'avantage que c'est* dans le discours de, etc. » (Œuv. posth., p. 184.)
AVERSION A. « J'ai une grande *aversion à* cette sorte de violence. » T. 2, p. 281. « Vous avez une extrême *aversion à* vous donner de la peine. » T. 2, p. 232. (*Item, passim.*)
AVERTISSEUR. « Il ne leur faut plus que de bons *avertisseurs*. » T. 1, p. 223 (1).

B

BABILLEUSE. « Soyez, je vous prie, aussi *babilleuse* pour moi, etc. » T. 2, p. 191.
BALANCER. « Dans un temps où vous *balancez* les affaires de la plus grande importance. » T. 2, p. 185.
BALOU. « Mais s'il arrive... qu'il se faille sauver du *balou* (*sic*) de la fête, comme d'un naufrage. » T. 2, p. 13. *Balou*, désordre?
BARQUE. « Nous étions dans la *même barque* (du même parti). » T. 1, p. 74.
BEAUTÉS. Les *beautés d'éclat* en fait de parole. » T. 2, p. 2. *Item*, t. 2, p. 287. — « *Beautés de parade*. » T. 2, p. 288.
BIAISEURS. « *Les biaiseurs*. » T. 1, p. 238. Ce sont ceux dont l'auteur a dit page précédente. « De certaines gens, qui ont *tant de plis et de replis dans le cœur*, n'ont jamais l'esprit juste. »
BIEN. « L'air noble et *qui sent son bien*. » T. 1, p. 109.
BON. « Je ne sais comment il arrive que vous *me* soyez à la fois *si bonne* et si méchante. » T. 2, p. 157.

C

CAPRIOLE. « Je fis plusieurs *caprioles* qui le réjouirent. » T. 2, p. 28.
CE. « S'il y a quelque chose qu'on... doive diversifier, *c'est* (pour : *ce sont*) principalement les façons (agréments). » T. 1, p. 103.
CE QUE. *Ce que* pour *si*, au sens de *quod* en latin.

« *Ce qu'on dit* que la bouche rend agréable, et que les yeux embellissent, *c'est que* la bouche reçoit plus de *façon* que les yeux. » T. 1, p. 99.

Montaigne, l. 3, c. 8 : « *Ce que* Socrate recueillait toujours en

(1) Montaigne, l. 3, c. 5 : « Si *l'advertisseur* n'y présente quand et quand le remède, etc. » Dans Furetière, *advertisseur* est donné comme le nom d'un officier chargé d'annoncer le roi.

riant les objections qu'on faisait à son discours, on pourrait dire que sa force en était cause. »

Pascal, *Pensées*, t. 2, p. 286. *Et ce que* cette corne étant rompue, quatre autres sont venues en la place, *c'est que* quatre rois de cette nation lui succéderont, etc.

Méré, t. 2, p. 157, dit encore dans un sens à peu près semblable : « *Ce qu'on* la voit si libre, et qui engage beaucoup de gens auprès d'elle, ne leur doit pas faire espérer, etc. »

Ce que... sont. A propos de César et de la guerre, Méré dit : « Tout *ce qu'on* a vu de lui en ce métier *sont* comme autant d'originaux. » T. 1, p. 19.

Chagrin. « Sa fin précipitée (il s'agit de Camille dans l'Énéide) *met en chagrin* contre le poëte. » T. 2, p. 75.

« Il en *vient souvent du chagrin*, et cela témoigne, etc. » (Œuv. posth., p. 238.)

Cher. « *Les ambitieux de la gloire* n'ont *rien de cher* pour en acquérir. » T. 2, p. 230. (*Item*, *passim*.)

« Je voudrais bien que les paroles ne vous *fussent pas si chères*. » T. 2, p. 234.

Choses. « Vous savez *dire des choses*, et vous devez être persuadé qu'il n'y a rien de si rare. » A Miton, t. 2, p. 237.

« Le plus important consiste à connaître en *toutes les choses* les meilleurs moyens de plaire. »

Voiture : « Je sais qu'elle connaît en *toutes les choses* ce qu'il y a de bon et de mauvais. »

Cœur. « Ce sont des gens *de haut cœur*. » T. 2, p. 230.

« Ce grand nombre de gens bien faits leur *met le cœur en pièces*. » T. 2, p. 132. Pascal, Discours sur l'amour, t. 1, p. 114 : « Les passions ennemies se saisissent d'un cœur qu'elles *déchirent en mille morceaux*. »

Combler, se combler. « L'honnêteté *comble* la dévotion de bon air et d'agrément. » (Œuv. posth., p. 92.)

« Le vrai moyen de le prendre (le bon air) est *de se combler de* bonnes qualités. » *Ibid.*, p. 82. « Pour *se combler* de tout ce qu'on peut inventer de plus rare. » T. 2, p. 85.

Comme. « Il n'importe... par où l'on commence, *ni comme on finisse*. » (Œuv. posth., p. 100.)

Compagnie. *Être de bonne*, *de mauvaise compagnie*, passim. Nous citerons ici un passage de la notice sur Méré, par Jean Bernard Michault. Joly, Éloges de quelques auteurs français, p. 389, Michault s'exprime ainsi :

« Le jugement de l'abbé Nadal (grand admirateur du cheva-

lier, dont il a publié les OEuvres posthumes) m'est suspect.... L'abbé Nadal est un néologue décidé; mais ne pourrait-on pas aussi regarder le chevalier de Méré comme le fondateur du néologisme? Ses imitateurs ont voulu renchérir sur leur original, ont mis en vogue un langage ridicule, qui a déjà infesté une grande partie de la république des lettres. Je remarque que nos précieux modernes ont puisé surtout dans les écrits de Méré (1) cette nouvelle façon de parler, qu'il emploie si fréquemment : « C'est un homme de la *bonne compagnie*, son air, ses manières, son esprit sont tout à fait de la bonne compagnie. »

COMPARAISON. *A comparaison de l'autre.* T. 2, p. 68.

COMMUNIQUER (se). Pour : *causer. V.* t. 1, p. 81 et *passim.* Etait-ce là un néologisme? Dans le Dictionnaire des précieuses, t. 1, p 100, on signale comme prétentieuse cette locution : « Elle est d'une *humeur communicative.* »

CONCERT. « Je prend le ton bien haut, je l'avoue : peu de gens pourront être de *ce concert.* » (OEuv. posth., p. 28.)

CONCERTÉ. « Les gens si *concertés* (*pour* compassés). » OEuv. posth., p. 64. (*Item, passim.*)

CONFIRMÉ. « Il faut avoir le goût bien confirmé pour, etc. » T. 1, p. 88. « Quoiqu'on n'y soit pas bien confirmé »; et *Ib.* p. 97. (*Item, passim.*)

CONFORMER. « Il arrive toujours qu'en s'y plaisant (à se divertir comme un sot), ou *se conforme à l'être.* » (OEuv. posth., p. 279).

CONSOMMER « Que nous importe si c'est l'eau, ou le feu, ou le temps qui nous détruise et nous *consomme.* » T. 2, p 206. « S'y *consommer* en plaintes et en soupirs. » *Ib.*, p. 100.

CONSTELLATION. « Si la pensée et la manière de la dire naissent *sous une malheureuse constellation* (ne sont pas heureuses). » OEuv. posth., p. 119.

CONTINUER. « On se lasse de tout *à continuer* (à la longue). » T. 2, p. 123.

CONTRARIER A. « Rien qui *contrarie à* cette grandeur. » T. 1, p. 110.

CONTRIBUER. « Avoir *contribué quelque chose à un ouvrage* de cette grandeur. » T. 1, p. 193.

COULEUR. « Quoique cela blesse la réputation et *fasse monter la couleur* au visage. » T. 2, p. 375.

CRÉANCE. « Celui *à qui* vous avez le plus de créance. »

(1) Michault lui fait, je crois, beaucoup d'honneur en le traitant si mal : au temps où le critique écrivait (vers 1740), Méré ne corrompait le goût de personne : on ne le lisait guère plus qu'aujourd'hui.

D

De employé pour *à*.

« *L'adresse de* se prendre de bonne grâce. » T. 2, p. 199.

« Sans cette *adresse de* savoir deviner. » (OEuv. posth., p. 11.)

« Je m'*attends de* passer une vie, etc. » T. 2, p. 379 et *passim*.

« Des personnes qui se *plaisent d'être* ensemble. » (OEuv. posth., p. 278.)

« Ceux qui badinent et qui sont les *premiers de* s'en moquer. » T. 1. p. 73.

On usait souvent de formes semblables au XVIIe siècle.

Bossuet, Panégyrique de saint Paul : « Les belles choses nourrissent l'esprit, et *l'adresse de* les expliquer d'une manière qui plaise les fait doucement entrer dans le cœur. » *Id. ibid.* « Qui *se plaît de* relever ce que les superbes méprisent. » *Id.* Panégyrique de saint Joseph : « Une malheureuse *inclination de* .. nous établir sur la terre. » *Id.* Oraison funèbre de madame Yolande de Monterby : « Une maxime qui nous *apprendra d'estimer* la vie. » *Id.* Panégyrique de saint François de Paule : « Quand on aime Dieu, et qu'on *s'étudie de* lui plaire. » Pascal, t. 1, p. 119 : « Ce qui est *plus aisé de faire.* »

De employé explétivement, ou au lieu de *le*.

« Je ne regarde pas à tout ce qui me paraît *de* poli et *de* régulier. » T. 2, p. 229. « Rien ne me paraît *de plus* inhumain que de, etc. » (OEuv. posth., p. 82.) « Ce qui me *semble de* meilleur à cela. » T. 2, p. 23. (*Item, passim.*)

Bossuet, Panégyrique de saint Paul : « Ce *qui est de* plus admirable, c'est qu'au milieu de tant de faiblesse, etc. »

Pascal, Pensées, t. 1, p. 364 : « Unissant tout ce *qui est de* vrai, et chassant tout ce qu'il y a de faux. »

De cela que. « Les choses... nous causent du plaisir *de cela seulement que* nous les voyons. » T. 1, p. 38. (*Item*, OEuv. posth., p. 86).

Défaire (se). « Il sied toujours mal de *se défaire* (perdre contenance). » OEuv. posth., p. 251.

Déguise. « Cette franchise naturelle qui ne biaise, ni ne *déguise*, et qui plaît, etc. » T. 1, p. 65.

Délabré. « Il faut que je prenne garde si je ne suis point trop *délabré* (décousu). » OEuv. posth., p. 263. Cela lui arrive souvent en effet.

Délicatesses. « Tous les sujets m'épouvantent quand je songe à vos *délicatesses*. » T. 2, p. 10.

Dès. « ... Que j'aime *dès* son enfance. » T. 2, p. 188. « Quoique *dès son agréable enfance* elle me soit chère. » *Ib.*, p. 301.

Dessein. « On aime les princes *de grand dessein* et de haute entreprise. » T. 1, p. 277.

« Bien souvent c'est *de dessein* que l'on n'en dit pas assez. » T. 1, p. 145.

Dessus. « Si l'écolier (Alexandre) se rendit maître du monde..., le précepteur (Aristote) tant par son adresse que par la faveur de ce prince, *prit le dessus* dans les sciences. » T. 1, p. 211. (*Item*, ailleurs; V. au mot *Loin*).

Devant que. « Le voyage (de la vie) est bien avancé, *devant que* l'on sache le meilleur chemin. » T. 1, p. 223.

Dire, Die. « L'usage veut que l'on *die* en plaidant. » T. 1, p. 163.

Discours. « Après l'avoir *mis en discours* (sur le sujet) du métier d'orateur. » (Œuvr. posth., p. 117.)

Dissiper. « Mon cœur *se dissipait en soupirs.* » T. 2, p. 254.

Donner. « Ceux qui ne savent *donner ni coup ni atteinte* à ces deux caractères » pour : *s'élever jusqu'à.* » Œuvr. posth., p. 112.

E

Échapper. « Moi-même, *je m'en échappe* (je me le permets) souvent sans y penser. » (Œuv. posth., p. 79).

Éclair. « J'en avais reçu d'elle une (lettre) fort brillante, et qui jetait *partout des éclairs.* » T. 2. p. 88.

Éclaircir. « Les distinctions qui *n'éclaircissent de rien.* » (Œuv. posth., p. 102). « Les meilleurs auteurs nous *éclaircissent* du bon usage. » *Ib.* p. 133.

Écouteur. « Les bons *écouteurs* font les bons parleurs. » (Œuv. posth., p. 23).

Effet. T. 1, p. 162, Méré ne veut pas qu'on dise *l'effet* pour *l'accomplissement* de votre prédiction.

Égaler de. « Pas une ne *l'égale* d'adresse. » T. 2, p. 298.

Égards. « Une chose de si grande étendue *a trop d'égards* et de nuances. » T. 1, p. 264. (*Item, passim*).

« Soit que l'on veuille bien parler ou bien écrire, il *faut avoir bien des égards.* »

Émaillé. « Je vous avoue que votre langage me *paraît trop émaillé.* » T. 2, p. 2.

Émanciper (s'). « Chacun à sa mode *s'émancipe de* lui donner quelque louange. » (Œuv. posth., p. 78).

« Cette façon de procéder fait bien souvent qu'on *s'émancipe* au-dessus de sa volée et de bonne grâce. » T. 2, p. 31.

EMPIÉTER. « Se laisser *empiéter aux* préventions. » T. 2, p. 48.

Ib., p. 65, Lettre à Pascal : « Il me semble qu'un grand esprit comme vous devrait être au-dessus des arts et des sciences au lieu de s'y laisser *empiéter.* »

EN. « Des gens obscurs qui voulaient *aller du pair* avec les premiers hommes du temps et qui *n'en* pouvaient souffrir la réputation. » T. 1, p. 196.

« De penser si *souvent en vous.* » T. 1, p. 94. « Que je ne *songe en vous.* » T. 2, p. 127.

Régnier : « La mort a pu *penser en moi.* »

ENFONCER. « Pour me plaindre à vos pieds, et *m'enfoncer* dans votre tristesse. » T. 2, p. 313. (*V.* au mot *Vie*).

ENVOYER. « Peut-être que vous *m'envoirez*, etc. » T. 1, p. 94.

ÉPANDRE (s'). « Je souhaiterais... que vos bontés *s'épandissent* sur quelques personnes. » T. 2, p. 125. « Le bruit qui s'en *épandrait.* » *Ib.*, p. 311.

ÉPURÉ. « J'ai des amis fort *épurés.* » T. 2, p. 54. « *Epuré* dans le langage. » *Ib.*, p. 42, *item, passim.*

« Des raisons choisies, *épurées.* » T. 1, p. 57.

ESPÉRER DE. « *J'espère de vous voir.* » T. 2, p. 131. *It.* p. 170 et *passim.*

ÉTUDIER A. « Je m'imaginais que vous avez quelque pensée *d'étudier à* la magie. » T. 2, p. 260. *Ib.*, p. 360. « Vous *n'étudiez plus qu'à* bien vivre. »

EXCELLENT. « Dans la mine et le procédé des *excellents hommes.* » (Œuv. posth., p. 207).

EXCESSIF. « Il *est excessif à penser.* » (Il médite avec trop d'application). T. 2, p. 205.

EXERCICE. « Ces derniers mots donnèrent bien *de l'exercice à mes jeunes pensées.* » T. 2, p. 21.

F

FAÇON. *Façons*, synonyme *d'agréments. V.* aux mots *Ce*, *Ce que*, les phrases citées.

FAIRE, FAIT. « Mais que vous avez usé d'un mot qui m'a plu, *faire l'esprit.* » T. 1, p. 222.

Un bon esprit « ne se doit pas attendre de rencontrer beaucoup de *mérite*, à moins que d'en *faire* soi-même. » (Œuv. posth., p. 15).

« Ceux qui ont le *goût fait.* » T. 1, p. 112. « Ceux qui ont *l'es-*

prit fait.» *Ibid.*, p. 223. « Il faut user le plus qu'on peut d'une expression *faite* (travaillée) et coulante. » T. 1, p. 60.

FASTE. « Des esprits *de faste* et de vanité.» (Œuv. posth., p. 228.

FER ÉMOULU. « Conseiller *à fer émoulu.* » T. 2, p. 120. « Preuve *d'affection à fer émoulu.*» T. 1, p. 69.

FEU. Parlant d'une personne violente et mobile : « J'ai vu quelquefois que tout paraissait *en feu* dans sa chambre, et que d'un regard ou d'un sourire, elle y rendait en un moment l'air pur et serein.» T. 2, p. 35.

FOI. « Comme je songe peu au monde, le monde aussi *me laisse sur ma foi.*» (M'abandonne à moi-même.) T. 2, p. 35.

FOND. « Ce qu'on *traite à plein fond.*»

FORMALISTE. « Sans mentir, c'était être bien *formaliste.* (Œuv. posth., p. 38). *Item*, t. 1, p. 33, 62 : « Scipion, *si formaliste et si tendu.*» *Formaliste* n'est pas dans l'édition de 1694 du Dictionnaire de l'Académie; il est dans celle de 1740.

FRANCHE VOLONTÉ. Ils n'ont point pour ce regard *de franche volonté.*» (Libre arbitre : ils ne sont pas maîtres d'eux.) Œuv. posth., p. 59, t. 2, p. 122 : « Tous vos défauts ne viennent que de votr *franche volonté.* »

G

GARDE. *Je prends garde* pour : *je remarque*. T. 2, p. 35, 38 et *passim.*

GAUCHE (A). « On les trouve *si à gauche* qu'on ne daigne plus leur rien dire. » T. 1, p. 213.

GOUT. « J'ai *le goût d'une grande étendue.* » T. 2, p. 108.

« Cette manière plaît toujours aux personnes *des goûts exquis* (*sic*).» Œuv. posth., p. 120.

« Il serait à désirer... de faire en sorte qu'il (l'enfant) eût *le goût bon;* car si je me veux expliquer, il faut bien que je me serve de ce mot dont tant de gens abusent. » On ne sait d'où vient à Méré ce scrupule à propos d'une locution si commune, et que lui-même emploie fréquemment. V. t. 2, p. 6, 215, etc.

H

HABITUDE A. « *Une habitude* que vous avez prise en cette science *à* ne juger de quoi que ce soit. » T. 2, p. 60.

HAGARD. « On voit des gens qui sont si *hagards* que tout ce qu'on leur dit les surprend.» T. 1, p. 80.

HAUT. « Fier et *haut à la main.* » T. 1, p. 76.

Hasard. « Je vous conseille d'*en prendre le hasard.* » T. 2, p. 123.

Heur. « L'*heur* de la vie. » T. 2, p. 48.

Honnête homme (1), honnêteté. Ces mots se trouvent à la lettre plus de deux cents fois dans les trois petits volumes qui composent l'œuvre de Méré. Nous citerons les deux passages suivants :

T. 2, p. 206, on lit : « Je remarque, madame, que vous mettez toujours *un honnête homme* au-dessus d'un grand homme, et je suis absolument de votre avis. »

T. 1, p. 119 et 120 (Traité des Agréments), le chevalier cite comme le modèle par excellence de l'*honnêteté* le Sauveur du monde :

« Celui que nous devons le plus imiter, dit-il, aimait *tout ce qui se faisait de bonne grâce* (2), comme ces excellents parfums quifurent répandus sur lui... On peut encore assurer qu'il aimait tant *la bienséance* qu'il en donnait des instructions. Si l'on vous appelle à un festin, gardez-vous bien, disait le Seigneur, d'y prendre la première place... »

Un peu plus loin : « Celui qui garde en tout la bienséance vit toujours bien...; aussi *le plus grand défaut des mauvaises choses, c'est qu'elles sont désagréables. Je crois même que c'est un péché que de déplaire, quand on s'en peut empêcher, quoiqu'on ne fasse* point d'autre mal; *et le scandale*, que le sauveur défend sous des peines si rigoureuses, *qu'a-t-il de mauvais que de déplaire et d'apporter de l'ennui?...* Quand je pense que le Seigneur aime celui-ci, et qu'il hait celui-là sans qu'on sache pourquoi, je n'en trouve point d'autre raison qu'*un fonds d'agrément* qu'il voit dans l'un, et qu'il ne trouve pas dans l'autre, et je suis persuadé que le meilleur moyen, et peut-être le seul pour se sauver, c'est de lui plaire. »

Aberrations étranges et presques folles d'un homme de beaucoup d'esprit et de sens!

T. 1, p. 149 : « C'est par *le procédé d'honnête homme* qu'on se rend agréable. Le procédé qui ne produit que *des* mauvais effets n'est *pas d'honnête homme.* » T. 1, p. 69.

I

Illuminé. « Un jour que vous serez plus *illuminé.* » T. 2, p. 5.

(1) Consulter M. Sainte-Beuve (Revue citée) sur le sens de ce mot, qui représente à peu près *l'homme du monde* distingué par l'esprit et les manières.

(2) Cela rappelle la maréchale de Luxembourg critiquant avec amertume les prières *de mauvais ton*. V. le récit curieux de madame de Genlis, t. 1, p. 383 de ses Mémoires.

INCLINATION. T. 1, p. 163, Méré condamne cette locution : *gagner l'inclination des dames*. « L'inclination, dit-il, est une disposition à aimer, qui se trouve dans le cœur ou dans l'esprit comme elle est, et qu'on ne gagne point. »

INCOMPATIBLE. « Je trouve d'ailleurs que d'être comme *incompatible* (1), et de ne pouvoir souffrir que les gens qui nous reviennent, c'est une bonne invention pour se rendre insupportable. » (Œuv. posth., p. 33.)

INDIFFÉRENCE. « Ce qui leur plaît ou qui les choque, ou qui *leur est dans l'indifférence.* » T. 1, p. 85.

INSTRUIRE (s'). « *S'instruisant des* meilleurs maîtres. » T. 1, p. 112.

INSULTER. « Je fis ces observations, où je ne voulus pas *insulter* : je me contentai, etc. » T. 2, p. 151.

INTÉRESSER (s') *dans* « Vos vrais amis qui *s'intéressent dans* votre réputation. » T. 2, p. 327. Racine a dit :

« Il ne voit *dans* son sort que moi qui s'intéresse. »

INTÉRÊT. « Les plus belles se déchaînent contre vous *pour l'intérêt de la gloire* et de l'esprit. » T. 2, p. 291.

J

JEUNES GENS. « Un mauvais modèle pour DE JEUNES GENS. » T. 1, p. 137.

JOINDRE. « Quoique la perfection soit difficile à *joindre* (atteindre). » T. 1 p. 54.

JOUR. « Il vaut beaucoup mieux *donner du jour* à l'esprit que de remplir la mémoire. »

« *A toute sorte de jour.* » (*V.* au mot *Que.*)

L

LATIN. « Je ne les avais point quittés qu'ils ne fussent *bons Latins* (latinistes) et bons philosophes. » T. 2, p. 28.

LESTE. « Il (César) voulait même que ses soldats fussent *lestes* (bien équipés). » T. 1, p. 284. (*V.* au mot *Propre.*)

LIBERTIN. « Les grâces sont si libertines (libres, capricieuses). » T. 2, p. 55. « Hors que vous seriez tant soit peu *libertine.* » *Ib.*, p. 109. *Item, passim.* Madame de Sévigné, lettre du 20 juillet 1679 : « Je suis tellement *libertine* quand j'écris, etc. »

(1) M. Sainte-Beuve a remarqué l'emploi particulier de ce mot.

Loin. « *Bien loin que* (tant s'en faut que) l'on puisse traiter les honnêtes gens du haut en bas, *qu'ils* sont nés pour *prendre le dessus* d'une manière agréable qui les fait aimer. »

M

Manières de Hollande. A M. de Morlot : « Et de quoi vous avisez-vous de m'envoyer demander un reste d'argent que je vous dois du jeu ? Ce sont de vos *manières de Hollande*, et de fort mauvais air. » T. 2, p. 37.

Même pour *surtout*. « Il serait fort difficile de vous oublier, madame, après vous avoir observée, et *même*, lorsqu'on aime, comme je fais, tout ce qui est bien, et qu'on s'y connaît un peu. » T. 2, p. 293. *Item*, p. 192.

Monstre. « Cette barbarie me paraît un *monstre*. » OEuvres post., p. 199.

N

Naturaliser. « Je voudrais qu'un si grand homme (Aristote) eût un peu plus *naturalisé* (rendu accessible à tous) l'art et les règles. » T. 1, p. 212.

Naturel. « Un (César) conquérant admirable et d'un *naturel immense*. » T. 1, p. 284.

Né a. « Il faut que vous soyez étrangement *née à* me tourmenter. » T. 2, p. 223. « Vous êtes *née aux agréments*. » T. 2, p. 273. *It.*, *passim*.

Nourrir, Nourriture. « *Nourrir* ses enfants (les élever). » T. 1, p. 257, et *passim*.

« Cette *nourriture* (éducation) leur manque. » OEuvres post., p. 85.

Nuit. « A juger de la philosophie par l'idée qu'il m'en donnait, je me la représentais comme une espèce de *nuit*. » T. 1, p. 206.

O

Occuper (s'). « Outre qu'elle *s'occupe sur* des sujets qui changent, etc. » T. 1, p. 153.

OEuvre (hors d'). « Des gens si peu accoutumés que l'on fasse cas d'eux que (si on les louait) cela les mettrait *hors d'œuvre* (dans l'embarras). » OEuv. post., p. 254.

ODEUR. « Votre réputation si exquise et *de si bonne odeur.* » (Lettre à *Ninon*). T. 2, p. 197.

ORDRE. « Le plus important consiste à *donner l'ordre* dans sa tête et dans son cœur. » T. 1, p. 200.

« On peut y exceller sans avoir *le génie du premier ordre.* » Était-ce un néologisme? Dans le petit Dictionnaire des précieuses, p. 3, on cite comme recherchée et nouvelle cette locution : « Vous avez une *âme du premier ordre.* »

OUTRAGER. « De s'arracher les cheveux, de *s'outrager le visage.* » T. 2, p. 100.

P

PAIR. « Aller *du pair* avec les premiers. » T. 1, p. 196.

PASSION. « Ne vaut-il pas mieux *vivre en toutes les passions* que peut avoir une âme sensible et raisonnable? » T. 2, p. 305.

PASSIONNÉ DE. « Un homme fort *passionné d'une* dame. » OEuv. post., p. 149. *Item*, t. 2, p. 365.

PERDRE (se). « Le comble d'agréments qui font... qu'on achève de *se perdre auprès* d'une personne agréable... (qu'on se soumet aveuglément à son empire). » T. 2, p. 262.

PEU. « Pour *peu que vous l'aurez* vu, etc. » T. 2, p. 270.

PIQUÉ. « Tant c'est un grand point que d'être *piqué* (excité, intéressé) pour réussir... »

PITIÉ. « Combien voit-on de gens qui... à les considérer de près *sont à faire* pitié ! » T. 2, p. 303.

PLUS. « Le *plus qu'on la puisse* rendre libre et facile me semble le meilleur. » OEuv. post., p. 183.

PRÉCIPICE. « Tout ce qu'ils disaient (les prophètes) tombait du ciel *dans leur esprit, comme par un précipice.* » OEuv. post., p. 262.

PRESSAMMENT. « Ce qu'il recommande le plus *pressamment.* » T. 1, p. 118.

PRESSER. « L'expérience est en cela une bonne maîtresse, mais qui me paraît bien lente, à moins qu'on ne la *presse* par de fréquentes réflexions. » OEuv. post., p. 90.

PRÉSUMER. « Mais si la présomption peut nuire à celui qui *présume*, la complaisance, etc. » T. 2, p. 241. *It.*, t. 1, p. 240.

PRIS. « La cour se plairait assez à dire de bons mots et des choses *bien prises.* » T. 1, p. 72.

PROFITER. « En leur disant ce qu'on juge *de plus à profiter.* » T. 1, p. 256.

PROPRE. « Vous êtes *propre* (élégant) et *leste* (bien mis). » T. 2, p. 27. *Ib.*, p. 29 : « J'entrai dans un cabinet fort *propre.* »

Q

Que. « Elles (les femmes) se gagnent *par les voies que* nous sommes *gagnés.* » T. 1, p. 202.

« Il ne faut pas regarder les rois avec *les mêmes yeux qu'on* regarde les particuliers. » T. 1, p. 272.

« *Bien souvent que* (lorsque souvent) je vous considère *à toute sorte de jour*, je ne saurais découvrir le moindre défaut dans votre esprit, etc. » T. 2, p. 109.

« N'est-ce pas *comme* (ainsi qu') on vit naturellement, et *qu'on* s'entretient dans le monde? » (Œuv. posth., p. 177.)

Qui. « *On* serait capable de tout ce qu'on entreprend, *qui* s'y voudrait appliquer sous d'excellents maîtres. » T. 1, p. 18.

Quinte essence. « Tirant la *quinte essence* de tous les agréments. » T. 2, p. 33.

R

Ramage. « De cette admiration résulte ce *ramage* d'avocats et de faiseurs de panégyriques. » (Œuv. posth., p. 136.)

Rebuter. « Deux ou trois lettres que je lui *rebutai* (critiquai durement). » T. 2, p. 296.

Recours. « Il eut *recours à gagner* ceux qui, etc. T. 1, p. 212.

Reculer. « Ce qui l'en avait le plus *reculé* (d'être honnête homme). » (Œuv. posth., p. 23.)

Regard. « Ce qu'on peut espérer *pour ce regard.* » T. 2, p. 119. (*It.* Œuv, posth., p. 59 et *passim.*)

Regarder. « Les grands princes qui *regardent* la fortune (comme) au-dessous d'eux. » (Œuv. posth., p. 136.)

Regoûter. « Nous ne *regoûtons* (des plaisirs passés) que ceux que nous avons eus à bien vivre. » (Œuv. posth., p. 56.)

Rejoué. « Il ne faut pas que les grâces soient beaucoup *rejouées*; je veux dire que s'il y a quelque chose qu'on doive épargner, ou plutôt qu'on doive diversifier, *c'est* principalement les *façons* (agréments). » T. 1, p. 103.

Renouveler de. « Mais à cause de Madame il faut *renouveler* (1) *d'esprit.* » T. 2, p. 83.

(1) M. Sainte-Beuve (*V.* la Revue déjà citée) a pensé qu'il fallait corriger ce mot par *redoubler*. Malgré l'autorité du savant académicien, nous croyons devoir maintenir la leçon du texte. Dans le Dictionnaire de l'Académie, édit. de 1694 et de 1740, le mot *renouveler* est pris au sens neutre, et on cite les exemples suivants : *Renouveler d'appétit*, *renouveler de jambes*, au propre et au figuré.

Répondre et faire réponse. Dans le Traité de la Justesse, t. 1, p. 163, Méré reproche à Voiture d'avoir dit : « Elle voudrait (la Marquise de Sablé) n'avoir point reçu de mes lettres, toutes les fois qu'il y faut *répondre.* » Selon le chevalier : « Il devait dire toutes » les fois qu'il y faut *faire réponse;* car *répondre* et *faire réponse* » ont leur usage à part, et comme cet usage veut que l'on *die* en » plaidant : Je réponds à ce premier chef de l'accusation ; il faut » dire tout au contraire : Vous ne m'avez point *fait de réponse* à la » lettre que je vous avais écrite. »

Repos. « Vous entretenir sur des sujets dont le monde est *fort en repos* (se soucie peu). » T. 2, p. 285.

Retoucher. « Je ne saurais trop *retoucher* (répéter) qu'il importe, etc. (Œuv. posth., p. 21.)

Retraite (en). « Il y a de ces *beautés* dont tout le monde s'aperçoit à la première vue ; il y en a d'autres qui sont *comme en retraite*, et qu'on ne remarque pas si aisément. T. 2, p. 287.

Révérence. « Ne pas offenser la *révérence publique.* » (Œuv. posth., p. 72).

Revers. « Il est vrai qu'elle est sujette à quelques *revers* (caprices, humeurs). » T. 2, p. 34. T. 1, p. 70 : « L'amitié, qui ne se plaît à rien moins qu'*aux revers*, ne revient pas si vite (que l'amour). »

Lettres persanes (9e lettre), à propos des femmes du sérail : « Elles ont des *revers* terribles (1). »

Ridicule. « Il faudrait qu'elle se levât bien matin pour vous *traduire en ridicule.* » T. 2, p. 140.

(Cette locution est dans le Dictionnaire de l'Académie de 1740; elle n'est pas dans l'édition de 1694).

« *Un ridicule.* » « D'un malhonnête homme et *d'un ridicule.* »

(Méré supprime ailleurs le nom devant des adjectifs qu'on n'emploierait plus ainsi. T. 2, p. 230 : « Les *ambitieux de la gloire* (2). » *Ib.*, p. 301 : « Si elle entend bien tout ce qu'elle sait dire, c'est *la plus habile* de nos jours. » *Ib.*, p. 201. « Vous ne trouvez pas comme vous voulez de ces choses fines qui brillent comme des éclairs, ni *de ces hautes* qui donnent de l'admiration. »)

Rien. Œuv. posth., p. 14, Méré dit à propos des paroles qu'on rapporte d'Auguste : « On n'y sent rien de grand, ni de noble, *rien d'esprit*, ni de bon air, etc. (Pascal, t. 1, p. 118, Discours

(1) Le Dictionnaire de l'Académie (édit. de 1835) ne donne pas ce sens au mot *Revers.*

(2) Bossuet a dit de même, Oraison funèbre de Letellier : « *Les jaloux de la France.* » Et Panégyrique de Saint-François de Paule : « Travailler à purger son église *de ces scandaleux.* »





la vie (au monde), et même *que l'on s'y enfonce.* » OEuv. post., p. 30.

VIOLENT. « Je vous conjure donc de ne pas vous corriger en cette rencontre d'être un *ami trop violent* (zélé). » T. 2, p. 60.

VISIONS. « J'ai parlé des entretiens du monde par manière de doute et de *visions* (conjectures), plutôt que par forme de règles. » OEuv. post., p. 194.

VIVRE. « De sorte que si ce jeune homme se prend bien à *vivre* (se conduire) ou à parler en sa présence... un clin d'œil lui fait sentir qu'elle l'approuve. » T. 1, p. 30.

VRAI. « *Et qu'il soit vrai* (et pour preuve). » T. 2, p. 92. *Item*, p. 303, et *passim*.

PRONONCIATION.

FAITS SINGULIERS.

OEuvres posthumes (1), p. 129, on lit : « Le tour et l'accent du
» grand monde sont les mieux reçus, pourvu qu'il n'y paraisse
» point d'affectation, et qu'on se garde bien de dire *on zouvre, on*
» *zappréhende, on zespère*; et sans mentir je suis encore à deviner
» par quelle voie la plupart de la cour s'est accoutumée à parler de
» la sorte, et qu'elle ne s'en désabuse point. »

On ne se doute guère aujourd'hui que les courtisans de Louis XIV se soient permis l'emploi fréquent de ce *z* si bizarrement euphonique. Les accidents de la prononciation sont de tous les faits grammaticaux ceux dont le souvenir s'efface le plus aisément; souvent le hasard seul en conserve la trace. Nous en rappellerons ici deux, qu'on cite bien rarement.

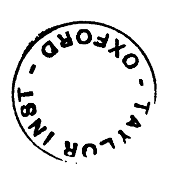
Naudé (dans le Mascurat, vers le milieu de l'ouvrage) dit de Démosthène : Il « prononçait ληтορικὴν *l* pour *r*, comme nos femmes
» de Paris au lieu de mon *mari* disent mon *masi* (2). »

Voltaire (lettre à Schouvaloff, 24 décembre 1758), est d'avis de préférer *Russe* à *Russien* :

(1) Ces écrits datent des dernières années du chevalier, mort en 1685.
(2) Dans le vieux latin *asa* pour *ara*, *minose* pour *minore*, etc.

« Ajoutez, dit-il, que *Russien* ressemble trop à un terme très-
» désagréable dans notre langue, qui est celui de *rufien;* et la plu-
» part de nos dames prononcent les *ss* comme les *ff;* il en résulte
» une équivoque ridicule qu'il faut éviter. »

FIN



PARIS. — IMPRIMERIE DE FAIN ET THUNOT, RUE RACINE, 28.

